

13 octobre

*« Le monde que je crée ne fait que souffrir ou se révolter, il faut que je le fasse aimer. »*  
extrait du journal intime de Marianne Werefkin,  
note datée du « 27 - mardi », probablement 1920.

Clara coupa le contact mais ne bougea pas, sonnée par ce qu'elle venait d'entendre. La folie des hommes avait donc encore frappé. Elle ne s'y faisait pas. D'ailleurs, comment s'y faire ? C'était impossible. Personne n'en était capable. Chacun était sommé de faire « avec » même si ce « avec » prenait des formes variées. Certains fermaient les yeux, éteignaient leur radio, se détournaient. Sans doute, pour se préserver. D'autres avançaient meurtris, écorchés vifs, exposant leur colère ou leur tristesse au grand jour. Il y avait les lâches, les révoltés, les indifférents... Chacun réagissait comme il le pouvait. Clara, elle, faisait partie des paralysés. Ceux dont la sidération venait asphyxier le corps en même temps que l'esprit. Les paroles du journaliste lui avaient glacé les sangs. Au sens propre du terme. Elle s'était figée et n'arrivait plus à sortir de sa voiture... Pourtant, elle aurait dû se dépêcher ! Julien avait déjà envoyé plusieurs messages insistants. Elle était en retard. La visite avait commencé depuis une demi-heure...

Elle finit par s'extraire de l'habitacle et traversa la place en titubant pour rejoindre le musée. Elle grimpa les marches de l'escalier, cherchant son souffle, se tenant à la rambarde, puis poussa les portes de la grande salle d'exposition. Le groupe se tenait massé autour du guide-conférencier. Elle tenta de se faire discrète mais le parquet grinça sous ses pas. Les visages se tournèrent vers elle, comme un seul homme. De la main, elle fit un petit signe pour s'excuser.

Le guide toussota et reprit :

– ... on arrive à la dernière période. Plus apaisée. L'artiste envisage désormais son rapport à la nature différemment. Voyez, la montagne a perdu son aspect menaçant. Elle accepte l'homme. On pourrait même dire qu'elle le guide, dans un mouvement consolateur... Elle l'invite à lever les yeux. C'est une vision un peu mystique...

Clara avait rejoint Julien. Elle glissa sa main dans la sienne.

– C'est le dernier tableau, lui souffla-t-il à l'oreille. On a fini.

La visite avait été organisée par un de ses collègues, amateur d'art, qui souhaitait partager sa passion et avait convié tout le service au musée, à l'occasion de son anniversaire. Après la conclusion du guide, le groupe se dispersa. Certains revenaient sur leurs pas afin de revoir une œuvre plus en détail, d'autres s'étaient rapprochés du conférencier et demandaient des précisions sur la vie de l'artiste russe. Les conversations personnelles avaient repris, brisant le silence de cathédrale qui avait précédé. Un mouvement s'amorçait déjà vers la sortie.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Je te fais faire le tour rapidement ? proposa Julien.

Il entraîna la jeune femme dans une visite éclair, s'improvisant expert, lui qui ne l'était pas, tentant de transmettre ce qu'il avait retenu. Clara suivait son compagnon sans l'entendre, les yeux exorbités, à la recherche d'une forme ou d'une couleur à laquelle

s'amarrer. Mais les paysages lui échappaient. Les glaciers, les pics, la roche... Ce monde minéral lui donnait le tournis.

Julien s'arrêta devant *La Mer de Glace* de Gabriel Loppé, une peinture monumentale qui plongeait le spectateur dans les vagues gelées d'un univers griffé de profondes crevasses.

– L' élu du jour... fit-il théâtralement.

Ce qui avait été un simple jeu, durant leurs études, s'était transformé avec le temps en une habitude bien ancrée, presque un rituel sacré : ils ne quittaient jamais une exposition sans avoir voté pour leur œuvre favorite. Leurs avis divergeaient souvent et chacun cherchait à comprendre ce qui avait touché l'autre. Parfois pourtant, sans se concerter, leur choix se portait sur la même toile. Ils vivaient cette convergence inattendue comme un petit miracle. Ça les rapprochait. Ils avaient le sentiment de vibrer à l'unisson et leur amour en sortait grandi.

– Alors ? demanda-t-il. Qu'en penses-tu ?

Clara se sentait toute petite devant l'imposant glacier. Elle frissonna. Le miracle n'aurait pas lieu ce jour-là.

– Je ne sais pas.

Un brouhaha montait du rez-de-chaussé. Tout le monde avait quitté la pièce. La soirée se poursuivait autour d'un verre, en bas.

– Vas-y. Je te rejoins dans une minute, ajouta-t-elle.

Elle ne se sentait pas de se mêler aux autres si vite. Sourire, trinquer, faire bonne figure, c'était encore au dessus de ses forces. L'actualité l'avait ébranlée en profondeur. Il lui fallait un peu de temps.

Et puis, surtout, il y avait ce tableau, sur le mur du fond, qui l'attirait. On y voyait un homme, un chiffonnier, avancer tel un pantin dégingandé, sous les huées et les menaces des montagnes. Elles semblaient l'accabler de reproches et vouloir le chasser hors du cadre. Le paysage se muait en une longue plainte. Les nuages d'encre envahissaient le ciel et grondaient leur colère. Les falaises noires et bleues se tordaient au dessus d'un lac immense et sombre au rivage hostile. Tout n'était que fureur et désolation profonde. Il n'y avait plus de place pour l'homme.

– Pars, fuis, lui murmura la jeune femme dans le silence de la grande salle désertée. Le monde ne veut plus de ta déraison sanguinaire. Ta folie te condamne.

Elle avait recouvert les mots. Bizarrement, la contemplation de cette toile torturée venait de la ramener à elle-même. Elle voyait ses propres émotions affichées là, comme dans un miroir, peintes par une autre. Ce transfert lui fit le même effet que celui des larmes qui, en coulant, permettent au cœur de s'alléger.

C'était comme si ce tableau avait été peint exprès pour elle et pour ce moment-là...

Elle s'approcha du cartel et lut :

*Marianne Werefkin, 1917.*

1917... La guerre, le déchirement des nations, la folie des hommes, la souffrance... Était-ce cela que l'artiste avait voulu peindre ? Ou bien s'agissait-il d'une douleur intime, d'un traumatisme personnel ?

Peu importait, après tout. Nul besoin de savoir pour comprendre. Il suffisait de tendre l'oreille. Cette toile était un cri d'effroi. Un long cri d'effroi qui se répercutait encore et encore, résonnant pour l'éternité dans les traits de pinceaux de Marianne Werefkin. Le cri que Clara aurait voulu pousser ce 13 octobre.

A cet instant, elle comprit qu'elle venait de trouver une âme-sœur, capable de partager sa peine. L'art tissait des liens par delà les siècles et les frontières.

Elle n'était plus seule.

Elle goûta l'instant, émue, puis s'inclina légèrement pour prendre congé. Tournant les talons, elle se dirigea vers la sortie mais son élan fut freiné par des chuchotements. L'artiste l'interpelait, ne voulait pas la laisser partir. Elle la pria de demeurer encore peu, souhaitait poursuivre la conversation initiée devant « le chiffonnier. » Elle lui demandait d'ouvrir les yeux, de s'arrêter. Clara ralentit, troublée.

– En 1917, j'ai hurlé ma douleur et ma colère. C'est vrai. Mais, regarde !

La jeune femme tressaillit et s'immobilisa. Qui donc avait parlé ?

– Regarde le monde que j'ai peint ensuite. Plus tard. Après que le temps a passé.

Les œuvres des années 20, étaient accrochées juste là, sur la cloison centrale... Alors, comme la voix venait de l'y inviter, Clara regarda les tableaux un à un...

Une voûte étoilée surplombait les sommets.

Des femmes cheminaient, paisiblement, vers les hauteurs.

Un homme assis, au soir de sa vie, contemplait la beauté du monde.

C'était comme une promesse.

Le temps permettrait de panser les plaies.

Ne pas désespérer. Surtout, ne pas désespérer...

\*

Clara s'engouffra dans l'escalier et rejoignit le groupe, au rez-de-chaussée, qui fêtait bruyamment l'anniversaire d'un des leurs. Elle saisit la coupe de champagne que lui tendait Julien.

– Eh bien, dit-il. Tu en as mis du temps !

Elle but une gorgée et sourit :

– C'est que j'ai rencontré une amie.

Devant les yeux interrogateurs de Julien, elle poursuivit :

– On a parlé un peu... Ça fait du bien. Tellement de bien...

Emmanuelle Dutel, octobre 2023